



Nunc dimittis



Culte
9 janvier
10h
Mézières

proposé par Bertrand Quartier, diacre



Esaïe 66, 12-14a

Luc 2, 25-35

Luc 2, 26-38

Nunc dimittis !

Aujourd'hui, partons à la rencontre de deux hommes, de deux femmes et d'un enfant.

Les premiers, un homme et une femme sont un couple, avec un bébé. Joseph et Marie, bien sûr, qui viennent pour la première fois avec leur nouveau-né au temple. Ce sont de bons juifs, qui suivent les rites de la piété traditionnelle de leur peuple, de leur religion.

Ainsi que le prescrit la loi juive, ils viennent donc au temple de Jérusalem. L'évangéliste Luc ne nous dit pas vraiment quel rite ils vont suivre, mais on sait qu'après une naissance, il y en a deux :

1. La purification de la jeune mère après l'accouchement, qui consiste à offrir en sacrifice deux tourterelles (ou deux pigeons)
2. Le rachat du fils premier-né, en souvenir de la sortie d'Égypte du peuple d'Israël. Vous vous souvenez, les fils aînés des Égyptiens avaient fait les frais de la dernière plaie, alors que les premiers nés juifs étaient épargnés.

Le troisième personnage est un homme, appelé Syméon. Un juif pieux, lui aussi, qui respecte la tradition. Et qui est un prophète, nous dit Luc. Un homme qui allie donc piété traditionnelle et ouverture à l'Esprit de Dieu. Cet Esprit, qui lui avait assuré qu'il ne mourrait pas avant d'avoir vu le messie, le pousse à se rendre lui aussi au temple ce jour-là.

Et effectivement, il y trouve l'enfant dans les bras de ses parents ! Quelle joie pour lui. Et cela donne l'un des beaux cantiques du nouveau testament, que l'on connaît par ses deux premiers mots en latin « *nunc dimittis* » (maintenant, laisse partir...), ce cantique qui a servi de thème à beaucoup d'œuvres musicales d'église, du chant vieux romain à la musique contemporaine d'Arvo Pärt, en passant par le chant grégorien, la Renaissance ou la période baroque. Même le réformateur Luther y est allé de sa version, intitulée en allemand « Mit Fried und Freud ich fahr dahin ("Je pars maintenant en paix et dans la joie)", que Bach a repris dans un choral du même nom.

Oui, « maintenant que j'ai vu l'Enfant-Christ, je peux m'en aller en paix », dit Syméon à Dieu dans sa prière. Autrement dit, je suis comblé, j'ai tout ce qu'il me faut, j'ai l'essentiel.

Et Syméon se réjouit - ô combien - que ses yeux voient le fils de Dieu tant attendu. Attendu par lui, évidemment, mais aussi par tous ses ancêtres, et ses contemporains. Par ce peuple d'Israël qui espère depuis des générations la venue du Messie. Et Syméon ajoute des paroles étonnantes : « Mes yeux ont vu le salut que tu nous donnes. Tu l'as préparé devant tous les peuples. C'est la lumière que tu feras connaître au monde entier, c'est la gloire de ton peuple Israël ».

Il n'y a pas à s'y tromper, Syméon pressent le dessein sans limites du Fils de l'homme : en premier il cite ses propres yeux à lui, puis tous les peuples, ceux du monde entier précise-t-il, pour qui ce sauveur est venu. C'est une vraie révolution dans la compréhension juive du Messie : le Christ vient pour le salut de tous les peuples, et pas seulement du peuple d'Israël.

D'ailleurs, ce sont bien les mages d'Orient qui, dès après les bergers, sont venus adorer l'enfant. Cet Orient qui signifiait aussi à l'époque : le reste du monde. Voilà, ce petit enfant, c'est le sauveur du monde entier ; c'est-à-dire celui qui vient dire au monde : je suis né homme, nous sommes donc frères et sœurs, vous êtes donc tous et toutes enfants de Dieu.

Et le peuple juif n'est pour autant pas mis de côté, non : c'est sa gloire – son importance – de voir le fils de Dieu naître de son sein, de l'une des siennes (v. 32). Selon la promesse faite aux ancêtres (Es 66, 12-14).



Et ce n'est pas Anne, la prophétesse, la quatrième personne adulte de ce récit, qui dira le contraire. D'ailleurs, elle ne fait pas de discours à Jésus, à Joseph, à Marie. Non, elle se met à célébrer Dieu et à parler de l'enfant à tous ceux qui attendaient la libération de Jérusalem.

Magnifique : tout arrive comme il était écrit. Syméon et Anne sont heureux de voir Jésus,

Marie et Joseph sont fiers de leur fils qui produit un si grand effet...

Pourtant Syméon ajoute une prédiction un peu inquiétante à son hymne, une prédiction de malheur pour les gens et pour Marie, la mère. « Il est là pour la chute ou le relèvement de beaucoup » et à l'adresse de Marie : « Toi-même, un glaive te transpercera l'âme ». De bien sombres présages, en effet !

Nous qui connaissons la suite de la vie du Christ, nous pouvons comprendre ce que Syméon voulait dire : l'histoire finira bien mal et Marie verra son fils arrêté, torturé et mis à mort, cloué sur une croix. Vendredi-Saint n'est pas bien loin de Noël...

Alors la Bonne Nouvelle, quelle est-elle ?

Elle est pour Syméon, qui a joué son rôle, et qui peut se retirer ; elle est pour Anne, qui a vu l'enfant et peut célébrer Dieu et parler du Christ à tout le monde ; elle est pour Marie qui a mis au monde celui qui vient de Dieu.

Et pour nous ? Eh bien, cet enfant venu au monde du sein d'Israël, cet enfant né de juifs pieux, cet enfant... n'est pas réservé qu'à ses parents, qu'à son peuple. Cet enfant est pour nous, pour nous tous et toutes, sur toute la terre. Que nous soyons, juif, grec, étranger... D'ailleurs, en grec moderne, *epiphania* désigne la surface, la superficie (de la Terre, par exemple) ; ce sens existait aussi en grec ancien (tout ce qui apparaît à la surface). Cette épiphanie, cette venue de Dieu, est donc littéralement pour tout le monde, partout.

La Bonne nouvelle, c'est que cet enfant, en grandissant, en vivant, en mourant, en ressuscitant, nous montre le chemin du salut, c'est-à-dire le chemin de la vie et de l'amour, le chemin de la relation avec Dieu, de la relation avec les autres. C'est ce que je (re)découvre à chaque fois en lisant les Evangiles. Si Jésus est bien né d'une femme, c'est que je peux m'identifier à lui et tenter de vivre au plus proche de ce qu'il a été.

Oh, nous aimerions tant avoir vécu au temps de Jésus, n'est-ce pas ? L'avoir vu, l'avoir entendu... comme Anne, comme Syméon, comme les mages, comme les disciples. Ce serait plus facile de croire, n'est-ce pas ?

Or ce fils de Dieu n'est pas réservé à ceux qui l'ont vu comme enfant, comme homme. Le fils de Dieu, c'est chaque petit enfant que nous pouvons porter, à qui nous pouvons sourire. C'est chaque main qui nous est tendue, chaque main que nous pouvons prendre.

Nous sommes Anne et Syméon chaque fois que nous découvrons une parcelle de Dieu dans les yeux d'un enfant, d'un proche, d'un prochain. C'est bien là qu'est Dieu, puisqu'il est venu parmi nous, comme nous.

Et maintenant... amen !